

# HANOKH LEVIN



© Thérèse Gacon

## Interroger la vie et affronter la mort

*Ceux qui marchent dans l'obscurité*, in *Théâtre choisi II*, 2001

**Laurence Sendrowicz**, traductrice et comédienne

Ils sont un, puis deux, puis trois, puis quatre et cinq, puis neuf, puis quatorze, puis des cohortes de vivants, de morts, de pensées. Ils marchent dans une nuit noire, encadrés par Dieu et le Récitant, l'un étant tout aussi impuissant que l'autre à changer le cours des choses.

Mais peut-être est-il seul, cet homme qui se lève et vient de faire un pas, non sur la lune mais sur le sol de sa chambre, cet homme qui ressemble diablement à *L'Homme qui marche* de Giacometti, à la fois en mouvement et arrêté pour l'éternité, réduit à son essence pure, presque rien et toute l'émotion du monde résumée en quelques lignes.

Notre homme qui marche porte une valise. Il traverse une nuit, avance là où l'on ne voit rien donc là où l'on ne sait rien. Serait-ce la partie la plus innocente de sa vie qu'il traverse, celle où l'on peut encore rire et s'amuser – l'enfance ? Celle où l'on peut encore se rêver agent secret ou grand baiseur devant l'éternel ? L'homme qui se lève dans la première scène passera par toute une série d'épreuves avant de se coucher dans la dernière scène, peut-être prêt, enfin, à devenir adulte, c'est-à-dire orphelin. Là est bien toute la magie de l'univers créé par Levin, pour qui le temps sur scène se joue dans une dimension autre. L'homme se lève en pleine nuit non pas pour suivre son destin mais pour faire un pas. Que de chemin parcouru dans ce pas, que de modestie intériorisée, depuis Yaacobi (*Yaacobi et Leidental*, 1972) qui ouvre la pièce en clamant que la vie l'appelle ! Un pas, encore un pas, et voilà déjà une première rencontre, un premier choix lévinien : remettre aux calendes grecques (Celui-qui-attend), puis un deuxième, non moins lévinien : fuir (Celui-qui-se dérobe).

Ainsi, dans cette « Fantaisie nocturne », l'auteur reconstruit son trio, ultime variation (la pièce est montée en 1998, il meurt en 1999) de ces personnages qui ne cessent d'interroger la vie au lieu de la vivre, de se fourvoyer en mauvaises réponses au lieu de foncer en avant. Il lance ces trois êtres qui n'en font qu'un dans une épopée unique en son genre : non pas affronter des sirènes et des dragons, mais leurs pensées et leurs morts. Levin atteint là le summum de son écriture, ce point de grâce où se forme une extraordinaire alchimie entre comédie et drame, humour provocateur et lyrisme douloureux. Toute la singularité de sa langue se trouve

agencée dans ce texte de pure poésie et aboutit à la tragédie contemporaine qu'il cherche à inventer depuis son entrée en théâtre.

Au cours de ce voyage initiatique, Celui-qui-marche marche vers... il ne sait quoi. Mais s'il se retournait, il verrait ses morts se disputer en vain pour le repos éternel, ses pensées incapables de s'élever au-dessus de la ceinture. Il saurait aussi que Dieu n'est peut-être rien d'autre que celui capable, quand on lui pose une question embarrassante, de faire passer un train afin que le vacarme couvre sa réponse. Ce qu'il entendrait, en revanche, c'est le désespoir des agonisants, surtout les mots de celle dont il faut se séparer pour devenir un homme : la mère. Mais ceci est, nous l'assure Levin, une autre histoire... ●